



SI J'ÉTAIS UNE FEMME...

Textes recueillis par
Ouadih DADA

Ce recueil est produit dans le cadre du Programme régional «Hommes et Femmes pour l'égalité des sexes» mis en œuvre par ONU Femmes avec l'appui de l'Agence Suédoise de Coopération Internationale pour le Développement (SIDA).

Les opinions exprimées dans la présente publication sont celles des auteurs, et ne représentent pas nécessairement les points de vue d'ONU Femmes, des Nations Unies ou des organisations qui lui sont affiliées.

©ONU Femmes, 2021

Si j'étais une femme...

Préface

L'année 2020 marque le 25^{ème} anniversaire du Programme d'action de Beijing – le programme le plus visionnaire jamais établi en faveur de l'autonomisation des femmes – élaboré lors de la quatrième Conférence mondiale sur les femmes à Beijing en 1995 et adopté par 189 gouvernements afin d'éliminer les obstacles qui entravent la participation égale des femmes à tous les domaines de la vie, que ce soit dans la sphère publique ou privée.

Malgré tous les efforts déployés, aucun pays ne peut prétendre aujourd'hui avoir atteint l'égalité des sexes. Les femmes et les filles continuent à vivre des discriminations, à travailler plus, à gagner moins et à subir de multiples formes de violence chez elles et dans les lieux publics.

En effet, dans les sociétés patriarcales, soit la majorité des sociétés dans le monde, les hommes ont construit des masculinités associées à la violence, lesquelles identités affectent leur propre bien-être et celui de ceux et celles qui les entourent. Annuler cet ordre de domination masculine exige de travailler avec eux et sur eux pour construire des solutions.

L'approche des masculinités positives reconnaît que les hommes peuvent donner de nouvelles significations au fait d'être homme et qu'il n'est pas normal, nécessaire, ni naturel d'associer la masculinité à la virilité et à la violence. Les hommes peuvent faire des choix plus sains sur le type d'homme qu'ils aspirent à être, et le type d'homme qu'ils souhaiteraient que leurs enfants deviennent, peu importe les codes sociétaux.

Dans ce contexte, et pour marquer un quart de siècle après la Conférence Mondiale sur la Femme (Beijing+25), qui avait dégagé un consensus sur le fait que les attentes sociales, culturelles et communautaires d'une masculinité stéréotypée ont des conséquences lourdes sur les vies des hommes et des garçons, et représentent un obstacle majeur à l'égalité et l'émancipation des femmes dans de nombreuses sociétés, le bureau de l'ONU Femmes au Maroc, publie « Si j'étais une femme », un livre écrit par des hommes et dédié à l'égalité des sexes au Maroc.

« Si j'étais une femme » est une collection de 25 témoignages recueillis avec l'appui de l'écrivain et journaliste Ouadih Dada, des témoignages d'hommes marocains de différents âges et milieux sociaux et professionnels qui se sont projetés dans l'univers féminin.

Journalistes, écrivains, comédiens, militants, médecins, designers, acteurs, réalisateurs, metteurs en scène, boxeurs, enseignants, alpinistes, chanteurs, DJs, ou encore biologistes, ces 25 hommes se sont mis dans la peau d'une femme le temps d'un témoignage.

Leurs témoignages pointent les diverses inégalités et injustices dont continuent de souffrir les femmes et filles 25 ans après l'engagement mondial de Beijing. Ils citent notamment la déscolarisation, la pauvreté, l'inégalité salariale, et les violences et discriminations fondées sur le genre. Ils regrettent l'absence des femmes dans les carrières STEM (Les sciences, la technologie, l'ingénierie et les mathématiques) et dans les sports mécaniques et déplorent la persistance de la domination masculine dans la société marocaine ainsi que les réponses limitées des politiques publiques aux besoins des femmes.

D'autres ont préféré plonger dans le passé en s'identifiant à leurs grands-mères qui ont tout sacrifié pour leurs enfants et familles. Des grands-mères qui ont su rester optimistes malgré toutes les souffrances infligées par des traditions et pratiques sexistes et injustes envers les femmes et les filles.

D'autres encore ont choisi de faire une immersion dans l'imaginaire rêvant d'être des femmes célèbres qui ont marqué l'histoire par des parcours et des réalisations hors normes tant en littérature, sport, journalisme qu'en mysticisme.

En s'identifiant à des pionnières du féminisme ou simplement à des mères, ces hommes ont voulu rendre hommage à des femmes exceptionnelles, courageuses, militantes, et fortes qui ont réussi à dépasser tous les obstacles.

Certes, ces 25 témoignages reflètent des visions et perceptions différentes mais les voix de ces hommes véhiculent un même message : les hommes

sont conscients que les inégalités de sexes persistent et que le combat contre les discriminations est loin d'être achevé.

« Si j'étais une femme » est un recueil engageant qui ouvre la voie aux hommes et garçons pour mener une réflexion sur les conditions des femmes et des filles au Maroc et sur le rôle qu'ils pourraient jouer en tant qu'alliés du féminisme. La défense de l'égalité entre les sexes réussira parce que portée par les femmes et les hommes ensemble unis contre les discriminations et les violences fondées sur le genre. Avec ce recueil, nous espérons inciter un plus grand nombre d'hommes à s'interroger sur leur statut dans la société, refuser le rôle de domination dans lequel la société les enferme et s'engager à promouvoir des masculinités positives.

Issam Kamal

Chanteur

Si j'étais une femme, je voudrais être l'une de ces femmes précurseurs qui ont fixé le cap pour des milliers de petites filles mais aussi de petits garçons. L'une de ces femmes qui ont pu surmonter le manque de savoirs et de connaissances dont on les a privées, grâce à leur intelligence émotionnelle. L'une de ces femmes qui ont su observer le monde qui les entoure, écouter les discours prononcés dans leur entourage et percer certains mystères du quotidien pour composer leur propre culture.

Si j'étais une femme, je serais ma grand-mère maternelle, Zahra Benchaira. Une femme énergique, d'un optimisme incroyable et d'une gentillesse sans bornes. Même si elle n'a jamais eu la chance d'aller à l'école, même si elle a été mariée très jeune, même si elle n'a pas eu d'enfance, elle a fait preuve d'une résilience exceptionnelle avant l'heure. Toute son existence elle l'a consacrée aux jeunes qui l'ont entourée. Cela a commencé par ses enfants, ses neveux et nièces avant de se propager à ses petits cousins et ses petits-enfants. C'était un leader avant l'heure.

Elle nous a transmis, sans forcément s'en apercevoir, le goût de l'effort, de la persévérance et des choses bien faites. Cette femme visionnaire a compris avant beaucoup de monde que les petites filles ne seront pas forcément condamnées au sort qui lui a été réservé. Et que cela passait forcément par l'acquisition de connaissances, l'accès au savoir et une bonne éducation.

Elle a toujours fait preuve de tendresse et de générosité. Je n'oublierai jamais qu'elle m'attendait à la porte à mon retour de l'école pour me chuchoter à l'oreille : « Va dans la cuisine, je t'ai préparé un petit délice rien que pour toi, et ne le dis à personne ». Tout compte fait, je pense qu'elle disait la même chose à mes autres frères pour ménager les sensibilités.

Cette femme a tellement été importante dans ma vie, que si je pouvais je lui érigerais une statue, je lui ferais décerner la plus belle distinction qui soit et

je ferais en sorte qu'une place, dans son village de Had Oulad Fraj, porte son nom. Mais à bien y réfléchir, la tâche risque de s'avérer extrêmement délicate. Non pas que cela soit impossible. Bien au contraire. En revanche on risque de manquer de place et de rues dans un pays où les femmes ont joué et jouent encore aujourd'hui un rôle aussi fondamental dans le développement et l'émergence de la société. Des grands-mères comme la mienne il y en a des centaines de milliers, et il y en a eu des centaines de millions. Il faudrait plus que l'éternité pour pouvoir leur accorder toute la considération et la reconnaissance qu'elles méritent toutes. Autant dire que la moindre des choses c'est de se souvenir, de témoigner et de prendre des initiatives aussi valorisantes que cet ouvrage. 25 ans après la déclaration de Beijing, il semble tout de même assez surréaliste de devoir encore et toujours réaffirmer la valeur et la prééminence des droits des femmes.

C'est vrai dans un pays comme le Maroc, c'est aussi vrai dans des pays dits développés et c'est malheureusement encore plus vrai dans certains pays qui font peu de cas de ce sujet. Tous autant que nous sommes, hommes et femmes de tous les horizons et de toutes les cultures, sommes condamnés à veiller au respect des droits et des libertés de celles qui composent la moitié de l'humanité. C'est un mal nécessaire ! Et s'il faut en arriver là pour rappeler aux gouvernants, aux décideurs et autres dirigeants des considérations aussi fondamentales, alors qu'à cela ne tienne. C'est pourtant fou à quel point bien des hommes peuvent oublier que ce sont des femmes qui leur ont donné naissance, qui les ont élevés et éduqués.

Si j'étais une femme, je serais chimiste. Je me lancerais alors dans des recherches approfondies en laboratoire pour trouver un remède contre cette amnésie qui pousse celui que l'on appelle le sexe fort à se montrer si faible en déniait à celles qui donnent la vie, le droit de vivre sur le même pied d'égalité, dans la dignité et en toute sécurité.

Khalil Hachimi Idrissi

Journaliste, écrivain

Si j'étais une femme, je serais en colère. Une colère à la fois apparente, publique et vindicative, et aussi silencieuse, rentrée et très dense. Être une femme dans le monde d'aujourd'hui, c'est toujours une probabilité très grande d'être en marge, justement, de ce monde. En tant que jeune fille, surtout rurale, je risque d'être déscolarisée. Réduite à la corvée d'eau et aux tâches ménagères, ma vie serait un calvaire.

Mon enfance aurait été volée par la rigueur d'une vie démunie faite d'exploitation et de pauvreté. Ma vie d'ouvrière ou de salariée serait marquée au fer rouge par l'inégalité salariale et la pénibilité des tâches. Ma vie d'épouse serait une vie asymétrique par rapport à un mari qui ne conçoit son rôle que dans un machisme éculé et souvent violent. Ma vie de maman serait oblitérée par une frustration permanente, érodée par des privations qui limitent mon horizon à des questions de survie.

Si j'étais une femme, je ne serais pas heureuse. Quelle reconnaissance puis-je avoir face à un État qui a si peu d'ambition pour les femmes ? Si peu de justice ! La faiblesse des politiques publiques à l'intention des femmes m'horripilerait. Les errements du gouvernement et l'absence de cap me plongeraient dans une déception profonde. L'incapacité des associations à faire face à une demande qui les submerge susciterait mon indulgence et ma colère. Je ne serais pas heureuse aussi parce que je n'aurais pas connu l'amour. Mal mariée, mal aimée, mal entretenue, peu respectée et parfois battue, je ne serais nullement épanouie !

Si j'étais une femme, je fuirais la religion. Une religion qui me cache, qui me confine, qui limite mes libertés d'être, essentiellement, humaine. Une religion qui me pose en objet de convoitises, d'interdits, de tentations, de domination, de soumission, et de silence épais et apeuré. Une religion clémente avec les violeurs, les violents, ceux qui battent les femmes, les héritiers et toute une camarilla qui ne doit sa position de puissance qu'au fait qu'elle soit née mâle.

Si j'étais une femme, je tournerais le dos à la société. Une société qui reproduit la domination masculine de génération en génération. Une société où les femmes, principalement, à leur corps défendant, reproduisent ce système avilissant. Une société, unie dans le déni, qui tire profit de cette inégalité ontologique. Pis, elle la présente comme un trait de culture inspirant, légitime et facteur supposé de cohésion sociale. Une société tel un corps sans tête qui pense aller loin en marchant à cloche-pied. En fait, une humanité mutilée de sa moitié qui se suffit de sa triste suffisance.

Si j'étais une femme, je ferais la grève. La grève de l'amour partant d'un principe simple : pas d'amour sans amour. Aucune humanité ne peut se satisfaire du désamour comme institution familiale — ou comme relation de couple. D'une violence larvée comme vivre-ensemble. D'une relation fonctionnelle comme vie amoureuse. D'une nécessité absolue comme un choix de vie. Ou d'une contingence comme mode de vie. Je ferais donc la grève de tout avec enthousiasme, résolution — et optimisme. Celui de celles qui n'ont rien à perdre. Celui de celles qui doivent se bricoler un brin d'espoir pour se donner un semblant de boussole.

Mais, je ne suis pas une femme. Je ne peux, hélas, que me projeter, solidairement, dans un univers féminin plus imaginé que vécu et dont je n'ai pas, véritablement, toutes les clés. C'est cette césure qui rend les choses difficiles. Quoi que l'on fasse, en tant qu'homme — un acteur central du problème —, on reste toujours mollement compatissant.

Driss El Yazami

Ancien président du CNDH

Pour une histoire du Maroc des femmes

« La dignité, c'est d'avoir un rêve, un rêve fort qui vous donne une vision, un monde où vous avez une place, où votre participation, si minime soit-elle, va changer quelque chose », Fatima Mernissi, Rêves de femmes, Une enfance au Harem.

Si j'étais une femme, j'aurais aimé connaître Malika Al Fassi, première Marocaine qui a écrit en mars 1935 un article dans le journal Al Maghrib, revendiquant « l'instruction de la jeune fille ». Et j'aurais aussi aimé rencontrer Rhimou Al Madani, qui a publié en octobre 1936 un autre article portant la même exigence dans Arrif, journal de Tétouan. Grâce au combat de ces pionnières et au soutien de plusieurs réformateurs de l'époque dont le sultan Mohamed Ben Youssef, des écoles primaires sont ouvertes aux jeunes filles.

Il faudra attendre le milieu des années 1940 pour que s'ouvre à Tétouan le premier collège pour femmes, madrasat asseyada Khadija, (avec une section de formation d'institutrices) et que l'Université Al Quaraouiyyine crée une section pour filles. L'ombre de Malika Al Fassi n'est pas loin. Le Doyen n'est autre que son mari. Nous savons que cette « bataille de l'instruction des filles », si fondamentale, est encore, malheureusement, à l'ordre du jour.

Si j'étais une femme, j'aurais aimé assister aux réunions des premières associations féminines créées dans les années 1940 : l'Union des femmes du nord du Maroc, lancée à Tétouan par des militantes du Parti de la réforme nationale, ou l'Union des femmes du Maroc fondée à Casablanca par des syndicalistes de l'Union générale des syndicats confédérés (UGSCM), ou Akhawate Essafa (Les sœurs de la pureté), créée à Fès.

Il faut attendre le début des années 1960 pour que surgissent de nouvelles associations comme l'Union progressiste des femmes du Maroc, créée par des militantes de l'Union marocaine du travail, l'Association de protection de

la famille, fondée sous l'égide du Parti de l'Istiqlal ou Al oumouma annahida, établie avec l'appui des dirigeants de l'Union nationale des forces populaires (UNFP). Pour longtemps encore, les associations de femmes gravitent autour des partis politiques ou des autorités. Ou semblent essayer de secouer cette emprise partisane (masculine ? machiste ?) par l'entremise d'associations professionnelles : La Fédération des femmes du secteur libéral, le Club féminin professionnel de Rabat, l'Association des femmes universitaires, l'Association des femmes des professions libérales, etc. L'autonomie des associations féministes, qui ne s'affirme qu'au milieu des années 1980, est une longue bataille, dont l'histoire, passionnante, commence tout juste à être retracée.

Si j'étais une femme, j'aurais aimé faire partie de l'équipe qui a lancé Chorouk, un journal féminin inspiré en 1965 par Khnata Bennouna (empêchée par son administration de diriger la revue), ou Aïcha, journal lancé en 1970, où des auteures demandent déjà la réforme du Code du statut personnel (Moudawana). Kalima, le 8 mars, Nissae Al Maghrib et quelques autres titres relaient dans les décennies qui suivent cette parole féminine encore peu audible. Car "*Pour que tombe le silence*" (titre du premier recueil de nouvelles écrit en 1965 par une Marocaine, Khnata Bennouna), il a fallu tant d'efforts, tant de combats et de militantes, dont Fatima Mernissi, si généreuse, et dont je commence tout juste à découvrir l'immense apport¹.

¹ Je suis redevable des informations reprises ici à la thèse de Mme Tourya Essaoudi, *Les femmes dans le Maroc contemporain, approche historique (1947-2018)*, thèse de doctorat qui va être prochainement publiée par la Fondation du Roi Abdelaziz.

Abdelhak Najib

Écrivain, journaliste

Si j'étais une femme, je ne voudrais pas être une femme. Pas dans ce pays. Pas dans les autres pays voisins de cette Arabie malheureuse, et jusqu'aux confins de l'Indus. Pas en terre d'Islam. Je ne voudrais pas servir d'offrande monnayable sur l'autel des archaïsmes. Je ne voudrais pas donner naissance à d'autres filles qui seront d'autres copies de ce que j'ai été, de ce que tous mes aïeux ont toujours été...

Un jour une femme ancienne m'a dit : « Mon malheur de femme est géographique ». J'ajoute, pour ma part, refusant encore et encore d'être une femme, que je ne voudrais jamais que mon destin devienne géologique. Je ne veux pas qu'au nom d'un crédo, la majorité des hommes ne voit en moi qu'une marchandise que l'on voit croître faisant pousser dans le cœur des autres l'envie de m'asservir, quand le moment viendra.

Je ne veux pas me soumettre quand je serai vendue pour une dot à un homme qui me traite comme sa chose, son bien, son décor et sa récompense. Je ne veux pas voir dans les yeux des hommes la concupiscence, la cupidité, ce désir primal de me posséder et de me tourner le dos. Je ne veux pas enfanter comme si cela était ma marque de fabrique. Je ne suis pas venue au monde uniquement pour porter des enfants. Je ne suis pas née pour être une génitrice, parmi d'autres. Je ne veux pour rien au monde porter ma peur d'être femme et celle de ma fille qui le sera un jour. Oui, je refuse mon statut de femelle quand le mal me lacère de toutes parts.

Être femme, c'est se sentir agrandie. C'est se voir anoblie. C'est de s'aimer parce que je suis aimée et désirée. Être femme, c'est de toucher dans chaque geste l'estime et le respect. Être femme, c'est avoir ma place au sein d'une « société » qui aura fait le solde de tout compte de toutes les formes de stigmatisation et d'avilissement. Une « société » qui aura fait son bilan cruel parce qu'elle a raté tous les rendez-vous avec sa propre histoire. Un pays dont les « décideurs » méprisent ma féminité et me marginalisent n'est pas un pays

où je veux être femme. Un pays qui me confisque toutes mes libertés, n'est pas mon pays. Une terre qui brûle mes rêves est une terre d'exil. Je ne voudrais pas être apatride parmi « les miens » quand les « miens » m'assignent un coin réduit dans un asile social en déshérence.

Je voudrais être une femme dans tous les ailleurs où je suis une femme libre. Libre de mon corps. Libre dans mes désirs. Libre dans ma folie. Libre dans mes erreurs. Libre dans mes choix. Libre de dire oui et de dire non. Libre de participer à cet édifice que vous appelez « communauté » et qui ne peut se construire que sur un socle dont l'assise mobile est aussi portée par une femme. Je serai une femme quand le religieux verra en moi la promesse de tant d'avenirs. Je serai une femme quand le politicien verra en moi autre chose qu'un poids d'équilibre sur un échiquier branlant. Je serai une femme quand la femme pourra être. Mais surtout, je serais femme, ici et maintenant, si je savais qu'il y aurait des hommes... demain.

Hamza Bennani Smires

Trompettiste, compositeur, enseignant

Si j'étais une femme, je voudrais être libre d'arpenter les ruelles de n'importe quelle cité en toute quiétude, vêtue comme je l'entends. Malheureusement, d'aucuns ne sauraient me concevoir autrement qu'à travers le prisme obtus de ma chair, par ce qui la couvre ou manque de le faire.

Si j'étais une femme, je voudrais que l'on me regarde avec bonté et bienveillance, je souhaiterais avoir les mêmes opportunités professionnelles et jouir des mêmes droits qu'un homme.

Si j'étais une femme, je ne voudrais pas que l'on me juge si je décide de me consacrer à mon foyer ou à ma carrière professionnelle. Et si je fais les deux, tant bien que mal, personne n'a le droit de parler de mes cernes, seulement de mon courage et de ma ténacité !

Si j'étais une femme, je voudrais que mes semblables et moi-même soyons libres ! Libres d'étudier, de travailler, d'aimer, de voyager et surtout de nous penser autrement que par un rapport permanent à notre corps et évidemment en disposer, puisque c'est le nôtre ! N'oublions pas que nous sommes les dignes héritières d'Assayida Al Hourra...

Si j'étais une femme, je voudrais être ministre sans être la seule. Que l'on me confie une fonction régaliennne et pas seulement les questions de la Famille. Je porterais ainsi la parole de celles qui n'ont ni la force ni même la possibilité de crier leur désarroi parce que cela est sans doute plus important que mon « feed Facebook » lorsque je siège au parlement ! Enfin, si je parvenais à tant de pouvoir, je ferais en sorte de ne trouver de répit que lorsque mon action aura eu un réel impact sur la vie de mes sœurs et compatriotes, pourquoi faire de la politique sinon ?

Si j'étais une femme, je voudrais avoir le coup droit de Serena Williams, la vitesse de course de Nawal El Moutawakil et le revers de Steffi Graf !

Si j'étais une femme, je voudrais être aussi brillante que Marie Curie, révolutionner la science puis le monde ! Je voudrais jouer de la cithare comme Anoushka Shankar, chanter comme Smahane ou Sarah Vaughan, avoir la capacité d'émouvoir par la seule vibration de mes cordes vocales. Ah si je pouvais chanter l'introduction de « Norma » comme La Callas !

Si j'étais une femme, je voudrais avoir la plume de Marguerite Yourcenar, que mes mots survivent à ma finitude et continuent d'influencer davantage d'esprits en quête d'émancipation.

Si j'étais une femme, je voudrais que ma fille ait espoir en une société nouvelle, à la fois moderne et respectueuse de nos traditions. Je parle d'une société, sans doute utopique, qui ferait une place de choix à la femme marocaine, d'abord parce que cela est fondamental et surtout parce qu'il s'agit, sans doute possible, de la meilleure moitié de notre société.

Si j'étais une femme je voudrais que ma fille grandisse et se construise fièrement en se référant à des figures féminines marocaines fortes et visibles localement, libres et indépendantes ! Que serait notre pays sans l'engagement de la société civile, essentiellement porté par des figures féminines. Audacieuses et courageuses, elles font se mouvoir tant de choses laissées à l'abandon par le pouvoir politique, tiraillé entre barbes, scandales sexuels et petits intérêts personnels.

Si j'étais une femme, je voudrais être à la hauteur de la majorité des femmes de notre pays, par ma capacité à supporter l'oppression et les brimades du sexe dit fort, par mon sens de la famille et du sacrifice, par ma douceur et ma subtilité malgré tant d'adversités.

En réalité, si j'étais une femme, j'aurais bien trop peur de ne pas trouver le courage d'Être, car il s'agit d'un combat de tous les jours et la vie est trop courte pour être réduite à un combat perpétuel !

Ismail Douiri

Président de l'association Care Maroc

Si j'étais une femme, je m'appellerais Khadija, Meriem ou Yto. Khadija a 7 ans. Elle a 2 frères, Mohamed, 8 ans et Khalid 5 ans, et une sœur, Ilham, 3 ans. Elle habite un village isolé dans l'Atlas, qui vit coupé du reste du monde par la neige pendant 3 semaines chaque hiver. Tous les matins, elle se réveille à 4 heures pour aider sa mère à nettoyer la maison et préparer le repas pendant que le reste de la famille dort encore.

A 6 heures, elle prend la route de l'école, de l'autre côté de la vallée. Il fait noir encore pour une heure, depuis que l'heure d'été n'est plus changée en hiver. Mais elle n'a pas peur : elle est avec son frère Mohamed. Elle a été élevée pour le vénérer, bien qu'il n'ait qu'un an de plus qu'elle, et qu'il soit beaucoup moins brillant qu'elle à l'école. Son père lui a dit récemment que pour elle, l'école, c'était juste pour apprendre l'alphabet et pouvoir lire le Coran, mais aussi pour savoir compter l'argent que son mari lui donnera plus tard pour tenir sa maison. Elle a effectivement vu ses cousines arrêter l'école à l'âge de 11 ans, dès les premières manifestations de la puberté parce qu'à l'école, il n'y a pas de toilettes, et il n'était pas question pour leurs familles de continuer à les laisser faire comme les garçons, qui se soulagent dans la nature. Elle a aussi assisté dernièrement au mariage de l'une de ses cousines, Fatima, 14 ans, à son voisin, 22 ans. Ils ont eu besoin d'une autorisation spéciale, à cause de l'âge de Fatima, mais c'était une simple formalité. Fatima est déjà enceinte et Khadija voit en elle ce que sera sûrement son avenir dans quelques années.

Meriem habite à Casablanca où elle est née, il y a bientôt 45 ans. Elle y a passé toute sa vie, sauf une parenthèse de 9 ans, le temps d'obtenir ses nombreux diplômes à Bordeaux, Paris et Londres. Dès son retour au Maroc, elle a choisi de faire carrière dans l'une des plus grandes et plus prestigieuses entreprises nationales du pays. Son raisonnement était simple : son pays a besoin de compétences et celles-ci sont rares. L'impact qu'elle pourrait avoir serait décuplé si elle travaillait pour une grande entreprise car elle bénéficierait du

respect, mélangé à une vague crainte, que ces entreprises inspirent au reste du monde des affaires et des administrations publiques à Casablanca et à Rabat.

Elle a laissé tomber d'autres voies professionnelles qui s'ouvraient à elle : travailler pour une multinationale, où elle aurait vite plafonné sauf à accepter une carrière d'expatriée, incompatible avec ses projets familiaux ; ou encore monter sa propre entreprise, où elle aurait pu espérer gagner plus d'argent, à terme... Cette dernière voie était la plus tentante, mais Meriem ne voulait pas hypothéquer l'unique titre foncier que possédaient ses parents, celui de leur maison, et elle craignait que le dur parcours de l'entrepreneur débutant au Maroc ne lui fasse perdre trop tôt son élan patriotique et l'énergie un peu idéaliste que procure un parcours académique sans faute. Tout cela, c'est de l'histoire ancienne, car aujourd'hui Meriem est directrice générale adjointe.

Son collègue Ali, recruté le même jour qu'elle dans l'entreprise, et pas particulièrement plus intelligent ni qualifié qu'elle, vient d'en être nommé directeur général. Son salaire est supérieur à celui de Meriem de 50% et il est soudain devenu plus autoritaire avec elle. C'est que la rumeur veut qu'elle ait été considérée pour cette promotion, mais que, sans qu'on la consulte, le comité des nominations et des rémunérations, émanant du Conseil d'Administration, ait pensé qu'elle aurait du mal à concilier les contraintes liées à une telle responsabilité, avec celle d'un foyer heureux et équilibré. Pourtant, ses aînés ont déjà quitté la maison, et sa plus jeune fille a déjà 16 ans et compte aller étudier aux États-Unis l'année prochaine.

Yto est une femme courageuse. Très tôt, dans son village perché à 2000 m d'altitude, elle a bravé l'autorité de son père en insistant coûte que coûte pour poursuivre ses études. Elle est un pur produit de l'éducation publique gratuite dont la qualité, dans les années 1980, était très supérieure à celle d'aujourd'hui. Lorsqu'elle a obtenu son certificat d'études primaires, sa mère l'a aidée à convaincre son père de la laisser partir habiter chez sa tante à Beni Mellal pour aller au collège puis au lycée.

Il y a bien eu des avances insistantes de la part du mari de sa tante et plusieurs approches plus directes de la part de ses camarades, mais elle s'en est plutôt

bien sortie et surtout, elle ne s'en est jamais plainte à personne, car c'est elle qui aurait perdu au change. Son professeur de sciences naturelles, de nationalité bulgare, l'a encouragée à poursuivre ses études scientifiques à la faculté.

Là, elle a rencontré son mari, Brahim, et ils se sont établis en ville. Très vite, un premier enfant est arrivé et Yto, sans l'aide de sa famille restée au village, n'a pas pu terminer ses études. Grâce aux revenus de son mari, elle a élevé deux filles et un garçon, qui sont maintenant adultes et résident en Europe, les deux filles terminent leurs études de médecine à Toulouse et le garçon a émigré clandestinement en Allemagne, où, aux dernières nouvelles, il serait serveur dans un restaurant turc.

Yto a récemment assisté, par hasard, à une formation donnée par une ONG américaine sur l'entrepreneuriat. Cette étincelle a rallumé la flamme. Yto a réuni ses économies et celles d'autres amies et emprunté de l'argent à Brahim pour fonder une coopérative qui valorise le travail des femmes de son village natal, tapis et broderies, et les commercialise par Internet aux États-Unis. Dès la première année, le bénéfice de la coopérative lui a permis de rembourser son mari et aujourd'hui, elle gagne plus d'argent que son mari. Mais le supportera-t-il longtemps ?

Si j'étais une femme, je me demanderais pourquoi les hommes ne se mettent pas plus souvent à ma place.

Mehdi Alioua

Sociologue, professeur

Si j'étais une femme, j'aurais toujours la gorge serrée. Serrée. Non pas comme si le souffle venait à me manquer, mais parce que trop de mots s'y bousculeraient. Alors, je crierais. Tout le temps. Pour dire ma peine, comme pour dire ma joie. Pour exprimer ma révolte comme pour rire de la bêtise humaine.

Si j'étais une femme, j'aurais du souffle. Beaucoup de souffle. Comme une marathonnienne. Pourtant, je serais pressée. Oppressée, certes. Un peu comme toutes les Marocaines. Mais, surtout, pressée. Pressée de me libérer.

Si j'étais une femme, je serais en lutte contre l'ordre établi qui a fait de moi une éternelle tentatrice sortie d'une côte d'Adam. Je mangerais beaucoup de pommes. Non parce que j'aime ça, je préfère le raisin, ou les oranges, mais par provocation. J'en suis certaine : je suis une adolescente impétueuse. En construction. En rébellion. Forcément ! Comment ne pas remettre en cause ces normes sociales qui nous asservissent ? Moi, je ne suis ni légère, ni douce, ni insouciante. Je suis lourde. Très lourde. Comme la liberté. Car, ici, au Maroc, se libérer, c'est pesant ! Être une adolescente et montrer aux parent.e.s, aux ami.e.s, aux professeur.e.s, aux voisin.e.s, aux badaud.e.s dans la rue, que je ne suis pas une petite chose fragile qui a besoin de protection mais une femme libre, ça pèse une tonne !

Pourtant, c'est leur ordre moral qui est fragile. Tellement fragile qu'ils doivent inventer plein de sornettes et s'épuiser à élaborer des subterfuges incroyables pour me convaincre que je suis importante à leurs yeux, mais moins que mon frère quand même. Que mon frère doit, lui, se reposer quand je dois, moi, faire le ménage. Qu'il a le droit, lui, de se promener dans la rue sans conditions. Mais pas moi. Qu'il pourra, lui, choisir sa chérie, et même en essayer quelques-unes avant. Mais pas moi. Qu'il héritera, lui, bien plus que moi. Il est, lui, plus que moi. Oui, mais pas pour moi. Car j'ai percé à jour leurs petits jeux.

Il leur en a fallu des mensonges et des légendes pour justifier une telle inégalité ! Il leur en a fallu des mensonges et des légendes pour nous convaincre que nous sommes un lustre (tria) au milieu d'un salon. Il leur en a fallu des mensonges et des légendes pour nous persuader que l'honneur de notre famille et de notre société repose sur un infime petit bout de peau placé dans notre intimité.

Il leur en a fallu des mensonges et des légendes pour nous faire croire que nous ne devons sous aucun prétexte le percer avant de nous marier et que si, lors de la nuit de noce, nous ne saignons pas, cela apportera le malheur.

Il leur en a fallu des mensonges et des violences, de terribles violences, pour amener des jeunes femmes à faire un test de virginité. Je suis une adolescente qui lit. Qui lit beaucoup. Je sais que cela n'est pas du tout scientifique, que ces tests ne valent rien, que l'hymen n'est qu'une membrane, qu'il ne se trouve pas et qu'il ne saigne que rarement. Je sais que toute cette obsession sexuelle sur cette partie de mon anatomie n'est là que pour maîtriser mon ventre et contraindre mes ambitions.

Cette membrane invisible, cet hymen national que chantent les ancien.ne.s, n'a qu'un seul but : m'empêcher d'être libre. Mais moi je me débattrais. Aucun juge, aucun procureur, aucun policier ne pourra venir fouiller de force dans mon corps, comme ils l'ont fait avec cette journaliste qu'on accusait d'avortement. Comme on le fait avec des jeunes filles avant de les marier à des hommes à qui on ne demandera jamais rien d'équivalent.

Moi, je suis une Marocaine qui préfère prononcer des mots crus, que les ancien.ne.s qui chantent l'hymen national trouvent vulgaires, plutôt que de me soumettre. C'est leurs violences et leurs obsessions sexuelles qui sont dégoûtantes. C'est leur dictature des mœurs qui est répugnante. Pas les noms de mon anatomie, ni les mots de ma révolte.

Oui. Si j'étais une femme, je me révolterais ! Tout le temps, tous les jours, contre cette infâme dictature des mœurs. De toute façon, j'en sais beaucoup trop pour accepter cette hogra. Si je ne me révolte pas maintenant, que me

restera-t-il ? Il sera trop tard si je deviens le genre de femme dont ils rêvent toutes et tous à ma place. Je ne serais plus moi. Je deviendrais ce qu'ils désirent. Et mon désir à moi ? Qui se préoccupe de mes rêves ? Je ne veux plus de vos chimères que vous enfoncez dans mon pauvre crâne. Ce sont des cauchemars. C'est maintenant que je dois m'en libérer.

Oui. Je dois m'inventer un monde. Je suis pressée, mais je voudrais inventer ce monde avec d'autres jeunes gens rêvant de liberté et d'égalité. Je voudrais le faire en aimant et en étant aimée. Passionnément. Déraisonnablement. Qui pour m'aider à construire ce monde à venir ? Des conseils, seulement. Sinon, je devrais partir. Loin. Ailleurs. Dans mes rêves. Avec ma tête, ou avec mes pieds. Avec mon corps, qui n'appartient qu'à moi et que cette dictature des mœurs ne pourra jamais souiller. Je suis une résistante. Avant, au Maroc, être une femme c'était résister, patiemment. Je suis une adolescente qui vit au XXI^{ème} siècle, mais je continue à résister, impatientement. Pour encore combien de temps ? Combien ? Je suis pressée.

Aymane Boubouh *Médecin, influenceur*

Si j'étais une femme, m'a-t-on exhorté à imaginer, que ferais-je, qui serais-je ?

Il n'est pas aisé pour un homme né du ventre du patriarcat de s'imaginer femme, mais je me laisse quand même séduire par l'exercice car qu'est-ce qu'un mâle sans le goût malsain pour l'aventure. Après tout, il paraît que la psychanalyse Jungienne nous aurait trouvé nous autres homo-sapiens à chromosomes XY, une part féminine enfouie qu'on nommerait Anima, et que la femme, de même, porterait dans son for intérieur une petite parcelle masculine appelée l'Animus, tant d'aspects de notre être qu'on occulterait pour jouer les rôles qui nous sont assignés par nos sociétés. Peut-être n'est-il pas si vain de se mettre un peu dans la peau de cette Anima.

Si j'étais une femme alors, disais-je, je prendrais en pitié ces hommes qui croient avoir décrypté le code de la vie et qui s'évertuent de l'inculquer à nos jeunes. Si j'étais une femme, je leur dirais qu'en fin de compte ce à quoi ils aspirent vraiment, c'est s'affirmer, et qu'ils s'y prennent très mal à cause de leurs déficiences affectives, leurs carences émotionnelles, et leur difficulté à se montrer vulnérables ; car vulnérable, nous le sommes tous. Je leur dirais même qu'ils ne sont pas moins vulnérables qu'une femme. Sa vulnérabilité à elle réside dans la paix sans équivoque qu'elle a conclue avec ses émotions, notre vulnérabilité à nous c'est notre fuite perpétuelle face à elles.

Si j'étais une femme je choiserais encore le métier de la chirurgie, et j'aurais sûrement excellé bien mieux que mes confrères mâles. En fait, si la chirurgie était une personne, elle serait une femme passionnée, forte, un brin capricieuse mais exigeante, qui ne tolère pas la négativité et la complaisance et qui n'est vraiment comprise ni mieux accompagnée que par une femme de la même fibre. Il y a un proverbe anglais qui dit qu'un chirurgien doit avoir un œil d'aigle, un cœur de lion, et une main de femme, et moi je dis qu'un bon chirurgien est toujours une femme.

On dit qu'une femme cherche l'amour, alors que l'homme, lui, cherche la liberté. Je dirais qu'il cherche à être libre, certes, libre de faire ce qu'il veut, d'être avec qui il veut, d'aimer qui il veut, car lui aussi ne cherche que ça, l'amour, sans se l'avouer, sous prétexte de liberté ; son amour est conditionnel et contingent. Quant à la liberté que revendique la femme, elle lui sert de véhicule pour transmettre son amour inconditionnel, sans contrepartie. La femme veut être libre pour que l'amour soit souverain, alors que l'homme veut sa souveraine liberté pour s'aimer lui-même d'abord et pour s'attirer l'amour d'un maximum de gens.

Si j'étais une femme, je renoncerais définitivement à être parfaite pour un quelconque homme. Lui veut « posséder » la femme la plus parfaite comme il voudrait posséder la voiture dernier cri, pour combler ce qu'il n'a pas pu avoir de ses « possessions » précédentes. On dirait presque que l'homme ne sait pas ce qu'il veut d'une femme, un brin de folie, un brin de douceur, une bonne dose de compassion, beaucoup de paix et un soupçon de créativité, pas trop pour ne pas qu'il s'en lasse, et qu'il parte vers d'autres cieux, trouver une autre créature parfaite sur laquelle projeter ses phantasmes. Si j'étais une femme, je cesserais de prétendre être belle, parfaite et exemplaire, car prétendre c'est l'affaire des hommes.

Si j'étais une femme, je me déferais de l'obligation de toujours faire plus, pour prouver à l'homme et à la société que je vaudrais aussi bien que l'homme et que je suis aussi capable que lui.

Si j'étais une femme, je ferais de mon mieux pour faire comprendre à celles qui considèrent le mariage comme but ultime, et ceux qui le considèrent comme moyen ultime, qu'un bon et heureux mariage ne peut se faire qu'entre deux entités fortes et indépendantes. Tout ce qui se fait d'autre n'est que lien pathétique entre deux êtres boiteux s'appuyant l'un sur l'autre pour avancer tant bien que mal. Un mariage réussi unit deux personnes qui cheminent ensemble vers une plus grande maturité personnelle sur tous les plans, et qui se fondent l'un dans l'autre pour réaliser des objectifs somme toute plus grands que leurs deux parties, et qui font pousser autour d'eux des petits coins de paradis là où ils dirigent leur attention.

Hicham Lahlou

Designer

Si j'étais une femme, je serais parmi les leaders femmes du monde, je serais détentrice d'une nouvelle vision pour notre planète, pour nos sociétés, pour nos enfants, pour nos entreprises.

Je serais une femme mettant en place un ordre nouveau. Je serais la femme qui va mettre en place un nouveau modèle de société égalitaire pour toutes et tous où règnent le partage et l'égalité des chances. Je serais la femme qui serait à l'origine d'un congrès mondial des femmes au sein des Nations Unies pour changer le monde. Changeons notre monde ! La femme qui éradiquerait la médiocratie pour mettre en avant la culture de la méritocratie, de la valorisation humaine par l'abnégation, le travail, l'empathie, l'altruisme, la culture du partage et du don de soi. La femme qui rendrait le monde équitable et où les vérités seraient enfin révélées, les mensonges bannis, et que les humains soient enfin conscients qu'ils sont tous les mêmes sans distinction. La femme qui prendrait position pour les opprimés, pour la défense des enfants, des réfugiés, des peuples qui souffrent à cause des guerres et conflits souvent injustifiés. La femme protectrice et la visionnaire qui saurait donner l'espoir par des actes concrets et dans l'action.

Si j'étais une femme, je mettrais la culture au centre du développement des États en démontrant qu'elle est génératrice de valeur ajoutée pour tous les peuples. L'éducation deviendrait obligatoire pour toutes et tous, l'étude de toutes les cultures, religions et civilisations serait aussi obligatoire dans toutes les écoles dès l'enfance, pour une plus grande acceptation et connaissance de l'autre. Car aucune civilisation n'est au-dessus de l'autre.

Si j'étais une femme, j'appellerais toutes les femmes à combattre les extrémismes de toutes sortes et à l'arrêt total de toutes discriminations.

Je voudrais être la femme qui défendrait l'égalité et la parité dans les parlements, gouvernements, mairies, et toutes les démocraties et systèmes étatiques dans le monde. Que les femmes puissent diriger et orienter des

décisions importantes. La femme qui donnerait la parole aux femmes de la société civile, des associations, pour avoir le maximum de démocratie participative reflétant toute la société et ses réalités profondes.

Si j'étais une femme, je dirais aux hommes qu'il n'y a aucune différence entre nous et qu'il est temps de repartir sur de bonnes bases.

La femme aux côtés des femmes et hommes de bonne foi vont changer les choses dans le bon sens.

La femme d'aujourd'hui et de demain ancrée dans son passé pour savoir où elle va.

Hicham Lasri

Réalisateur

Si j'étais une femme...

Pourquoi pas !

Cette hypothèse a le mérite de cabosser l'horizon d'attente, de lui donner des formes et des rondeurs, peut-être une chevelure abondante au vent et certainement un nuage de grâce...

Et pourquoi renoncer à la fragile suprématie masculine des siècles et des siècles d'illusions, de pouvoir, pour se coltiner la responsabilité du monde ? La question est plus métaphysique que rhétorique. « Who Run the World ? » chante Beyoncé, quand Léo Ferré, ce goujat vocifère clame en postillonnant que le génie de la femme réside dans ses ovaires...

Être une femme, voilà une idée étrange, cocasse et potentiellement angoissante.

Je ne sais pas...

Si j'étais une femme, je voudrais être Xena la Guerrière, une femme qui s'occupe de faire du monde un endroit plus sécurisé, face aux monstres du quotidien, face à la violence de la banalité, face à la réalité qui se diffracte, sans jamais que Xena ne perde sa frange impeccablement coupée ni son maquillage gothique. Xena virevolte, fait des saltos depuis son cheval pour écraser ses assaillants, sans oublier une punchline pour conclure ses frasques.

J'aurais aimé être comme elle, dans la cour de récréation mon enfance aurait été un souvenir plus simple à porter. Xena est capable de gérer sa vie, la vie de sa famille, de ses enfants, sa carrière, son foyer, la lourdeur accablante du regard masculin et le poids de la réalité augmentée de la société sans rayer le vernis à ongles couleur rose bonbon.

Je voudrais être Xena la guerrière...

Voilà la commande est passée.

Peu importe si c'est sur place ou à emporter. Pas de précipitation...

Prends un bol d'eau et une gorgée d'air...

Réfléchis encore.

Je peux être une autre femme :

Je pense à cette nana nommée Tank Girl, elle conduit un vieux tank comme d'autres femmes conduisent un triporteur à Casablanca : avec courage et sans modération. Elle se faufile dans les ruelles et dans le territoire de la masculinité élevée avec des maquettes de trains et des mobylettes customisées Circa 103.

Une femme traditionnelle à la tête couverte qui n'a pas peur de manœuvrer le dragon de l'héritage historique en tordant le cou aux lézards pernecieux porteurs de préjugés : sous les chenilles de son tank, elle trace un chemin que vont emprunter les petites filles pour aller à l'école, à la librairie, à la gym, à la plage sans se perdre, ni rencontrer un loup barbu dans les bois à la lisière de la civilisation. L'amazone dans son tank passe en creusant un sillon afin de protéger et de servir la nouvelle génération.

Mais comme il faut se réveiller aux aurores pour une telle mission, je me tâte, je ne sais pas si je suis capable d'être cette femme, et puis je n'ai pas de permis de tank.

Il me reste le cas de Khadija.

La Wonder-woman de la périphérie de Casablanca, mère-courage, et célibataire qui affronte chaque jour l'océan de la vie en s'enfonçant aux pas de charge dans la jungle de Casablanca pour affronter les fauves et tuer du gibier pour nourrir une petite fille au sourire éternel et réparateur comme un sparadrap posé sur la blessure de sa mère.

Je ne suis pas sûr de vouloir être une femme,

Je suis trop fragile, trop faible pour rendre hommage à cette haute fonction aux responsabilités écrasantes.

Hassan El Jaï

Comédien, metteur en Scène, coach en public speaking

Si j'étais une femme, j'aimerais être Râbi'a al 'Adawiyya...

Née et morte à Bassora en Irak, Râbi'a aurait vu le jour vers 752 après J.C. et serait décédée vers l'an 802. On rapporte que dans la nuit où elle fut mise au monde, ses parents n'avaient pas chez eux de vêtement pour l'envelopper ni assez d'huile pour allumer leur lampe. Lorsque le père s'endormit, plein de chagrin, il vit l'Envoyé d'Allah – que la paix et les bénédictions de Dieu soient sur lui, qui lui dit : « *Ne sois pas triste ; car, au jour de la résurrection, ta nouvelle fille intercédéra pour soixante-dix mille de mes fidèles...* »

Quand Râbi'a devint adulte, ses parents moururent durant une terrible disette qui frappa Bassora. Elle fut alors capturée par un homme vil, qui la vendit comme esclave. Le maître qui l'acheta la traitait durement, et lui faisait faire toutes sortes de services. Malgré cela, elle observait un jeûne perpétuel, et une fois la nuit venue, elle priait jusqu'aux premiers rayons de l'aurore. Un soir son maître se réveilla, et entendit le son d'une voix. Il en chercha discrètement l'origine dans son logis, et aperçut alors Râbi'a, prosternée en adoration, qui disait : « *Mon Dieu, Tu sais que le désir de mon cœur est dans la recherche de Ton approbation et qu'il ne souhaite rien tant que d'obéir à Tes commandements. Mon œil s'éclaire à la lumière des hommages que je rends à Ta Majesté suprême. Si j'avais la liberté de mes actes, je ne voudrais pas rester un seul instant en dehors de Ton service ; mais Tu m'as livrée aux mains d'une créature, et voilà pourquoi j'arrive si tard pour me prosterner comme Ton humble servante...* » Le maître vit aussi, suspendue au-dessus de la tête de Râbi'a, une lampe brillante dont l'intérieur de la maison était tout éclairé. Il se dit aussitôt qu'il n'était plus possible de la traiter en esclave ; et au lever du jour, il lui dit : « *ô Râbi'a, je t'affranchis immédiatement, tu es libre ! Si tel est ton désir, reste ici, et nous serons tous à ton service. Si tu ne veux pas demeurer ici, va partout où il te plaira.* » Alors Râbi'a quitta les lieux, et se fit construire un ermitage où elle s'adonnait constamment aux œuvres de piété. Brûlant intérieurement des feux de l'amour divin, elle renonça jusqu'au

mariage et à tous les plaisirs éphémères pour ne se consacrer qu'à Allah. Un jour, on lui demanda : « *D'où viens-tu, et où vas-tu ?* » - « *Je viens de l'autre monde, et je vais dans l'autre monde.* » - « *Alors que fais-tu dans ce bas monde ?* »

« *Je me joue de lui ; je mange son pain et j'accomplis les œuvres de l'autre monde.* » - « *Toi qui es si ingénieuse en paroles, ne serais-tu pas excellente pour garder un travail ?* » - « *Mais je suis en effet la gardienne d'un poste ; car je ne laisse sortir rien de ce qui est en moi, et je ne laisse rien entrer de ce qui est en dehors.* » Elle disait encore : « *Le fruit de la science spirituelle, c'est de détourner ta face de la créature pour la tourner uniquement vers le Créateur; car par la science il faut entendre la connaissance d'Allah.* » On rapporte qu'elle ne cessait de s'écrier dans un élan du cœur :

« *Mon Dieu, si c'est par crainte de l'enfer que je Te sers, condamne-moi à brûler dans son feu, et si c'est par espoir d'arriver au paradis, interdis-moi son accès; mais si c'est pour Toi seul que je Te sers, ne me refuse pas la contemplation de Ta Face...* »

Ayant pénétré tous les mystères de la Vérité – *al Haqîqa*, Râbi'a a acquis une grande renommée de sainteté. Ainsi, les plus illustres savants et mystiques de son temps se déplaçaient jusqu'àuprès d'elle pour la consulter. Sans n'avoir jamais écrit une seule ligne, elle a laissé, par ses poèmes et les récits qui la concernent, une somme spirituelle d'une importance essentielle : Al Ghazâlî la cite parmi les plus grands maîtres du Soufisme, considérant son apport à la théorie de l'amour de Dieu comme fondamental. Et Ibn 'Arabî dit que son état et son degré de spiritualité rivalisaient avec ceux des initiés authentiques.

Surnommée « *Umm al Khayr* » - la mère du bien, Râbi'a al 'Adawiyya a contribué à une véritable réforme intérieure collective durant son siècle. Et contrairement à ce que l'on prétend sur notre histoire, sa vie nous rappelle que la femme a généralement eu un accès total à la vie spirituelle en Islam.

Karim Ghajji

Boxeur, 13 fois champion du monde

Si j'étais une femme, je serais comme dans mon quotidien de boxeur, je serais sur le ring, là où se mène le combat, le combat de la vie celui du dépassement de soi, des sacrifices, des concessions pour que le droit à la dignité soit rendu et respecté. Et quel valeureux combat de pouvoir mener bataille pour une pleine reconnaissance de cette dignité. La question de la dignité de la femme et la question de sa liberté sont souvent étroitement liées. Ces questions sont souvent évoquées lorsque l'on relate les violences faites à leur rencontre en temps de guerre, au nom d'une culture, d'une religion ou encore celles subies dans la vie quotidienne.

Oui si j'étais une femme sans une once de doute j'aurais été une fervente combattante de ma condition pour apporter ma fougue et ma force face à ces hommes qui utilisent le pouvoir et la force pour obtenir une position dominante.

Je me serais investie de toutes parts corps et âme comme savent le faire si bien les femmes pour défendre cette inégalité qui n'a pas lieu d'être car la paix dans le monde et dans la société passe notamment par le foyer, le couple, l'enfantement que seule la femme est en capacité de régir. La vérité est aveuglante, et elle est réfutée inconsciemment par nos sociétés patriarcales, les femmes sont le pouvoir potentiel de chaque civilisation et de chaque pays.

Si j'étais une femme, je m'emploierais vigoureusement à participer au maintien et à l'accroissement de l'espèce humaine en enfantant. Quel bonheur !!! Et quel miracle de mettre au monde l'un des siens, un moment unique et indescriptible qui n'est réservé qu'à la femme et que nul homme ne pourra ressentir. Il est clair que les femmes sont les créatrices et les préservatrices de l'humanité tout entière.

Si j'étais une femme, je m'époumonerais à crier à qui veut l'entendre que la femme est le pendant de l'homme, qu'elle en est son égale.

Son courage, son abnégation, sa force mentale à toute épreuve et sa connaissance parfaite de l'homme font d'elle un élément incontournable et indispensable au maintien de la race humaine. J'aurais aimé faire un saut dans le temps pour me muer en femme afin d'observer et de voir évoluer la position de la femme en général et cela dans toutes les époques (Préhistoire, Antiquité, Moyen-Âge, Renaissance, jusqu'à aujourd'hui.)

Pour ainsi voir les mille et un combats que la femme a dû mener pour accéder à la position qui est la sienne aujourd'hui. Il suffit de lire l'Histoire pour s'apercevoir que la femme brille par son absence là où indéniablement sans aucun doute elle a été présente. A vous, femmes courageuses, qui luttez chaque jour pour faire en sorte de rester dignes, pour vous voici mon admiration, pour vous faire le rappel que vous êtes pleines d'amour, de courage et de grandeur. Vous êtes les véritables Championnes.

Nacer Ben Abdeljalil ***1^{er} Marocain à gravir l'Everest***

Si j'étais une femme, je serais Kathy Switzer. Kathy, née le 5 janvier 1947 à Amberg en Allemagne, est une coureuse de marathon, écrivaine, commentatrice de télévision américaine. Elle est surtout célèbre pour avoir été en 1967 la première femme à courir le marathon de Boston comme participante enregistrée.

Kathy Switzer était journaliste et entendait bien démontrer qu'une femme pouvait courir des courses d'endurance sur route aux États-Unis. Chose qui était interdite à l'époque, à cause des préjugés de cette époque qui estimaient que les femmes n'auraient pas assez d'endurance pour courir, que cela pourrait faire tomber leur utérus ou les masculiniserait. Elle s'entraîne dur avec son entraîneur, Arnie Briggs, et le convainc de courir à ses côtés le marathon de Boston le 19 avril 1967. Elle a 20 ans, elle porte le dossard 261.

Elle est encouragée par les autres participants, mais au sixième kilomètre, elle est remarquée par le véhicule des journalistes et des organisateurs qui essaient de l'extraire de la course en récupérant son dossard. Elle arrive finalement à s'extirper et finit la course avec un temps d'environ 4 heures et 20 minutes. Les photos de cet incident font les gros titres dans le monde entier.

À la suite de sa course, Kathrine Switzer est disqualifiée de celle-ci et suspendue par l'AAU (la fédération américaine d'athlétisme), qui interdit aux femmes les courses sur route. Switzer milite pour que le marathon de Boston permette aux femmes de courir aux côtés des hommes. Finalement, en 1972, le marathon de Boston est officiellement ouvert aux femmes, et le premier marathon féminin olympique a lieu en 1984 à Los Angeles.

Depuis 1967, Kathy milite, travaille pour que les femmes puissent participer à des événements sportifs dans différents coins de la planète.

J'aime ces personnes, qui sortent du rang et décident de remettre en question des lois liberticides. Beaucoup de femmes ont fait avancer la condition de la femme mais aussi les causes de leurs communautés à travers des actions courageuses :

Rosa Parks, Simone de Beauvoir, Simone Veil...

Aujourd'hui, je voulais rendre hommage à une femme dans le domaine du sport et de la course à pied, ma passion. Moi-même marathonien, et amateur de sports extrêmes et d'endurance, je suis témoin tous les jours de femmes extraordinaires qui se dépassent dans ces sports-là.

D'ailleurs, dans mon sport de prédilection, l'alpinisme, une statistique parle d'elle-même. En 2020, je suis encore le seul homme marocain à avoir gravi l'Everest, alors que trois autres femmes marocaines se sont hissées sur le toit du monde. Donc pour un des défis les plus risqués de la planète, il y a trois fois plus de femmes que d'hommes qui ont réussi cet exploit au Maroc... Je pense qu'il n'y a rien à ajouter si ce n'est bravo mesdames pour votre courage, votre persévérance et votre résilience face à ces défis sportifs et aux défis de la vie en général !

Mohamed Ezzouak

Journaliste, DG Yabiladi.com

Si j'étais une femme, je serais résolument ma grand-mère Aïcha.

Née quelque part dans ce Maroc dit inutile, à une période où les famines étaient aussi redoutées que les guerres. Une période où la femme n'était qu'une variable dans l'équation machiste de la société. Hormis notre rôle reproducteur, nous n'avons que peu d'importance dans l'imaginaire marocain.

Dans le meilleur des cas, nous pouvions être élevées au rang de princesse le temps d'un regard et des premiers échanges avec celui qui deviendra notre mari. Une fois le mariage consommé, le pantalon de rouge maculé, la douceur du prince charmant se meut très vite en fierté machiste. Une dureté affichée qui cache en réalité une gêne, une peur de montrer sa sensibilité, sa fragilité à celle qui pourtant sera sa complice pour toute une vie. Nous, les femmes, le savons. Par convenance sociale et culturelle nous le taisons. Nous taisons également les souffrances qu'il nous inflige, parfois, souvent même, de manière gratuite. Nous sommes le réceptacle de ses vexations, de ses frustrations. Nous représentons également le pouvoir de domination qu'il n'a jamais eu à l'extérieur du domicile. Dans un pays où les rapports sociaux sont trop souvent définis en rapports de domination, vous pouvez facilement imaginer la violence qui s'abat dans les relations conjugales. Et cette chaîne alimentaire du pouvoir, où la femme est tout en bas de l'échelle, est ancrée dans l'éducation que nous donnons à nos enfants. C'est ainsi que très tôt, le père apprend à son fils à dominer sa propre mère. Sa propre mère. Un prélude pour ne pas être dominé plus tard par sa femme. Pour nous, les mères, il serait tout à fait inconcevable que notre fils soit dominé par son épouse. Toutes ces souffrances endurées pour qu'une étrangère vienne « humilier » le fruit de mes entrailles et rompre la tradition d'asservissement ? D'ailleurs mon mari me le reprocherait : « Regarde un peu Ton fils ! ». MON fils... Tout ce qui est considéré comme mauvais dans notre couple m'est renvoyé à la figure. Cela est d'autant plus facile que l'homme, le patriarche, mon mari en l'occurrence, ne l'était que pour un tiers. Mon mari était celui de deux autres

femmes, avec qui il aimait me comparer et jouer sur les rivalités. Mon fils n'était pas comme ceux de Hlima, ni ceux de sa préférée, Zainab. J'étais pourtant la première, chronologiquement. Affectivement, j'ai très vite perdu le match. Voilà qui dément Tahar Ben Jelloun qui écrivait que « le premier amour est toujours le dernier ». Encore le fruit d'un monde onirique imaginé par un homme marocain ! L'égalité tant prônée par la religion, notamment en matière de mariage polygame est une chimère. Je l'ai compris dès l'arrivée de la deuxième épouse.

A moi les travaux dans les champs les plus éreintants, sous la pluie glacée de l'hiver, ou le soleil brûlant de l'été. Mon dos n'a pas résisté au poids des branchages ou des récoltes transportées. Comment ne pas rager quand aujourd'hui, des intellectuels de salon viennent discourir sur la place de la femme au travail, invoquant la religion ou la tradition pour garder leur épouse loin de toute autonomie financière, loin de toute émancipation intellectuelle et sociale. Nous, femmes nées au début du siècle dernier, avons été la force ouvrière non rémunérée de nos petits féodaux de maris bien avant que les misogynes des temps modernes invoquent Karl Marx pour vous désigner, vous femmes d'aujourd'hui, comme l'armée de réserve du capital. Écoutez donc plutôt les conseils d'une victime de cette société pyramidale taillée pour des Pharaons masculins. Écoutez donc celle qui a vécu les dix plaies du genre féminin dans une société patriarcale. Écoutez donc celle qui connaît trop bien les mécanismes profonds de la domination masculine ; car quel que soit son âge, sa condition, sa richesse, l'homme marocain ne peut se concevoir sans l'emprise qu'il a héritée sur les femmes. Alors si vous ne deviez retenir qu'un seul conseil d'une chibaniya centenaire qui n'a jamais eu droit à la scolarité, à la Moudawana et à la rose offerte par votre directeur pour la journée du 8 mars : émancipez-vous !

Étudiez, cultivez-vous, faites du sport, voyagez, travaillez, évoluez et n'acceptez jamais l'injustice. Comme les hommes, nous n'avons qu'une vie, et elle mérite d'être vécue. Ma résignation a fait de moi ce que je suis aujourd'hui : une spectatrice d'une vieillesse qui ne peut plus. Maintenant, vous, actrices d'une nouvelle jeunesse, vous savez. Alors faites en sorte d'éduquer une génération de femmes émancipées et d'hommes libérés de leurs démons. Là est la clé d'une société plus égalitaire.

Rachid Hallaouy ***Journaliste, animateur***

« *Moi si j'étais un homme, je serais capitaine d'un bateau vert et blanc...* »,
dixit Diane Tell.

Eh bien moi, si j'étais une femme, j'assumerais le gouvernail d'un navire à même de conduire à bon port ceux que je chéris.

Si j'étais une femme, je serais actrice de ma vie et non spectatrice de ce qui se décide ou se défait autour de moi.

Si j'étais une femme, je serais sensible à l'immatériel et insensible aux sirènes aux voix argentées.

Si j'étais une femme, je serais respectueuse pour ce que je suis et non respectable pour ce que je dis / fais.

Si j'étais une femme, je serais marathonnienne et non reine du sprint.

Si j'étais une femme, je serais plus flexible qu'un roseau et plus docile qu'un mâle.

Si j'étais une jeune femme, je serais assoiffée par la vie, les découvertes et les aventures humaines.

Si j'étais une femme engagée, je resterais ce que j'ai toujours été et fidèle à ce que j'ai toujours dit / fait.

Si j'étais une femme, je voudrais donner de l'amour sans rien en retour. Si j'étais une femme, je voudrais le rester à tout jamais.

Si j'étais une femme, je voudrais savoir aimer plus qu'être aimée. Si j'étais une femme, je voudrais me sentir femme.

Si j'étais une femme, je voudrais aussi être un homme.

Driss Roukh

Réalisateur, acteur

Si j'étais une femme, je serais un brin rebelle, je serais toujours en train d'essayer d'imaginer les choses autrement que de mon point de vue, essayant toujours de me mettre à la place des autres.

Si j'étais une femme, je serais étudiante du cœur humain et de l'âme.

Si j'étais une femme, je serais engagée, je résisterais à toutes les épreuves, j'aurais la trempe de ces femmes fortes qui suscitent l'admiration.

Si j'étais une femme, j'aurais eu confiance en moi et j'aurais su ce que je pouvais et ne pouvais pas faire.

Si j'étais une femme, j'aurais brisé les tabous sur la dépendance vis-à-vis des hommes.

Si j'étais une femme, j'aurais compris très tôt que j'étais responsable de moi-même, et que j'avais l'obligation de m'en sortir.

Si j'étais une femme, j'aurais éclipsé les ténèbres en donnant de l'espoir en permanence autour de moi, et j'aurais affirmé que tout est possible.

Si j'étais une femme, j'offrirais multiples opportunités aux filles douées à l'école, issues de milieux défavorisés et aux femmes du monde rural qui ont prouvé leur force et leurs capacités à faire la différence dans le monde, j'aurais construit une école, une école de vie et j'aurais fait de l'éducation académique une porte vers la liberté.

Si j'étais une femme, je poserais les fondations du mérite partout où je vais contrant la pauvreté, en quête d'un riche esprit. Je ferais gagner la liberté aux habitants du monde rural par l'étude et l'audace intellectuelle.

Si j'étais une femme, j'aurais prôné un futur nouveau monde politique, j'aurais multiplié les discours engagés pour défendre les droits des femmes à

la fois dans leur carrière et dans leur vie intime. J'aurais défendu les capacités de ces femmes à briller dans le monde et à défendre ces droits.

Si j'étais une femme, j'aurais volé de mes propres ailes et j'aurais tiré des leçons de vie que je transmettrais.

Si j'étais une femme, je serais Oprah Winfrey !

Malak Akhmis

Acteur

Si j'étais une femme, j'inonderais l'univers d'amour, de tendresse et de lumière. Je serais une terre fertile, une graine florissante.

Si j'étais une femme, je serais courageuse, dévouée pour ceux qui me sont chers. Je lutterais pour que le principal étendard soit leur sourire. Je ne lâcherais rien, je serais toujours là pour les protéger, je les supporterai jusqu'au bout.

Si j'étais une femme, je ne fuirais pas mes responsabilités. Je défendrais la dignité humaine, je marcherais aux côtés de la vérité et de l'honnêteté.

Si j'étais une femme, je ne fuirais pas mes responsabilités, j'assumerai toutes mes erreurs. Je défendrais la dignité humaine, je serais honnête, je veillerais à ce que justice soit rendue, même à mon encontre. L'injustice serait mon ennemi le plus farouche, tout comme la trahison, le mensonge et la manipulation.

Si j'étais une femme, j'inonderais l'univers d'amour, de tendresse et de lumière. Je serais une oreille tendre et attentive. J'écouterai mon cœur, je suivrai mes passions et je ne permettrai à rien ni à personne de les taire.

Si j'étais une femme, j'aurais le courage de changer ce qui peut l'être, d'accepter sereinement les choses que je ne peux changer et aussi la sagesse de distinguer l'une de l'autre.

Si j'étais une femme, je disposerais de mon corps. Je voudrais que mon corps m'appartienne. Il ne serait l'objet de personne et j'en serais la seule maîtresse.

Si j'étais une femme, j'aurais le courage de changer, je sortirai des sentiers battus, j'accepterai sereinement mes limites et les choses qui me dépassent.

Si j'étais une femme, je disposerais de mon corps. Il n'appartiendrait qu'à moi. Il ne serait pas un plat à décortiquer par les autres. Je serais autonome, je travaillerais beaucoup et n'attendrais aucune reconnaissance.

Si j'étais une femme, je serais indépendante, forte et intacte. Je veillerais à ce que tous mes rêves soient réalisés, mes rêves les plus fous, mais pas uniquement les miens, également ceux de mon entourage. Leur joie équivaut à la mienne, leur bonheur me comble. Je croquerais la vie à pleines dents, je profiterais de chaque instant, pour semer des graines de joie et d'amour.

Si j'étais une femme, je mettrais fin au misérabilisme et à la victimisation, j'appellerais tout le monde à agir ; ma mère, ma grand-mère, ma sœur, ma fille, ma voisine et ma meilleure amie. Je leur dirais de ne pas abandonner le combat, notre combat, celui qui nous engage tout.e.s, ici-bas : la paix. Car oui, la guerre est un combat perdu d'avance. Notre combat contre l'intolérance, contre la haine, est impossible sans notre union.

Si j'étais une femme, je désirerais me sentir aimée. Je saurais que l'amour est en moi sans avoir forcément à le chercher dans les yeux des autres. Je voudrais aimer sans attentes, sans compromis, sans contreparties.

Si j'étais une femme, je dirais féminité pour humanité car je porte le monde en moi et c'est cela ma force.

Said Bey *Comédien*

Si j'étais une femme ? Sans y penser deux fois, je serais celle que j'admire tellement, qui m'inspire énormément ; Wallada Bint Al-Mustakfi.

C'est une poétesse et écrivaine arabe née à Cordoue en 994. Une femme rebelle que rien n'arrête.

Une princesse d'une grande beauté qui a pris la décision de rejeter en bloc les carcans des traditions médiévales qui entravaient son autonomie et sa liberté. Elle avait eu le courage de délaissier le voile, et porter les vêtements transparents des harems de Bagdad en plein public, sans se soucier du regard des autres.

Je serais elle, car c'est la première femme au monde, à organiser des salons littéraires (majalis al-adab) où les grands esprits, poètes, artistes et philosophes se rencontraient pour discuter avec ferveur et jouer de la musique, sans ségrégation, des nuits entières, jusqu'à l'aube.

Je serais elle, parce qu'elle sortait du lot. Contrairement à toutes les femmes de l'époque, elle seule osait prendre part aux joutes de poésie en exprimant ses sentiments avec une grande liberté et audace. Wallada charmait les cœurs et les esprits, de par sa culture encyclopédique et son esprit ouvert.

Comme elle, je voudrais écrire des poèmes, comme elle, je voudrais avancer fièrement dans mon chemin. Me battre pour la liberté et l'amour. Elle était drôle. Elle était gaie. Elle était généreuse et n'avait pas d'illusions. On prenait à ses côtés des leçons d'amour platonique, d'élégance et de joie.

Si j'étais une femme, je serais elle, une femme hors du temps. Je serais impliquée sans réserve dans la lutte contre l'obscurantisme et l'ignorance, je n'aurais reculé devant rien pour protéger notre culture.

Si j'étais une femme, je ferais de la culture mon cheval de bataille, car c'est ce qui demeure dans l'homme lorsqu'il a tout oublié. La culture, la seule

antithèse de la barbarie. Sans aucune culture, l'homme n'acquiert pas son humanité. La culture, seule réponse durable à nos maux.

Je vivrais ma vie comme je l'entends, j'assumerai toutes mes responsabilités, je serais indépendante, je saurais que mon bonheur dépend de moi-même et de personne d'autre ; j'apprendrais à me valoriser moi-même, et surtout, à me surpasser.

Je saurais tirer des leçons du passé et attendre le futur dans la patience et le calme. Je vivrais le moment présent et profiterais de chaque mot, caresse, regard, odeur ou saveur. Je vous regarderais dans les yeux et vous écouterais.

Je serais certes passée par des moments compliqués mais je saurais les surmonter et ainsi me renforcer. J'apprendrais à ne pas commettre de nouveau les mêmes erreurs. Tant pis si je finis seule, comme Wallada.

Je n'aurais jamais peur de la solitude, j'apprécierai ma compagnie et mon indépendance. Mon bonheur ne dépendrait pas des autres. Je n'aurais pas peur de sortir de ma zone de confort et d'affronter les changements. Je serais capable de dire ce fameux Non !

Non à l'ignorance, non à la violence !

Ouadih Dada

Auteur, journaliste

Si j'étais une femme, je serais une de ces mères-courage marocaines qui affrontent avec rage les affres de la société. De véritables guerrières armées du désir de s'en sortir et de leur détermination à préserver les générations futures des menaces auxquelles elles ont été exposées. Des femmes qui en dépit des coups et des quolibets qu'elles ont essuyés dès leur plus tendre enfance, s'acharnent toute leur vie à offrir en échange leur protection et leur bénédiction à leurs enfants sans considération d'âge.

Si j'étais une femme, je serais l'une d'elles, ma mère. Fille d'agriculteur, enfant, elle cultive à ses heures perdues des espoirs bâtis sur des histoires racontées par ses aînées. Les seuls contes qui agrémentent son quotidien pendant qu'elle est à pied d'œuvre dans la cuisine, les chambres ou la salle à manger. Elle y puise le désir de se sortir de ce quotidien qui l'épuise dès les premières lueurs du jour jusque tard le soir. Tout ce temps, elle le passe à nettoyer, à préparer, à repasser et à laver tout ce qui peut accrocher de près ou de loin la moindre petite saleté. Pendant que ses frères et sœurs se cultivent sur les bancs de l'école, elle se coltine toutes les tâches ménagères sans le moindre ménagement.

Elle aimerait tant elle aussi se trimbaler comme ses copines avec ses beaux habits de la semaine, son sac sur les épaules et ses livres sous le bras. Et qu'importe si l'on raconte que l'école ce n'est pas si marrant que cela. Elle aurait voulu elle aussi apprendre à lire et à compter même s'il se dit que les filles sont allergiques aux mathématiques et que les règles de grammaire sont un enfer. Elle aurait tant aimé elle aussi arriver en retard en salle de cours quitte à être privée de récréation.

Faute de cela, sa seule respiration c'est le trajet qui sépare son domicile de chez l'épicier, des champs, ou les meilleurs jours du hammam. Même lorsqu'elle dort il faut penser à tout ce cycle infernal qui va bientôt recommencer.

Alors entre deux corvées, pour ne pas crever, elle se met à rêver, à espérer un ailleurs, des jours meilleurs, loin des peurs et des reproches. Ses proches

sont loin d'imaginer à quel point le destin qu'elle se dessine est si lointain. Il y aurait de quoi la prendre pour une folle, elle qui se permet de fouler au pied la voie toute tracée qu'on lui a réservée sans lui demander son avis.

Si j'étais une femme, je serais cette adolescente de 16 ans qui un beau matin par un jour de printemps, apprend à ses dépens combien le poids des traditions est parfois dévastateur. En un laps de temps sa vie est chamboulée. Des étrangers débarquent chez ses parents. Un jeune homme les accompagne. Elle ignore tout d'eux et de leurs intentions. Pourtant tout le monde est au courant. Elle est sur le point d'être mariée. Son père a donné sa main dans la cohue du souk hebdomadaire de leur village sans la moindre concertation. Son sort est scellé. Ses cris, ses sanglots et la peur qui se lit sur son visage n'y changeront pas grand-chose. Tout le monde est de mèche, personne ne peut rien pour elle.

Cette gamine est arrachée aux siens pour intégrer une nouvelle famille. Dans son drame elle aura au moins réussi à réaliser l'un de ses rêves, s'en aller loin. Son mari l'emmène en France. Un an plus tard elle donne naissance à son premier enfant. 3 autres suivront. Elle grandira à leurs côtés. Elle apprendra d'eux autant qu'ils apprendront d'elle. Elle n'aura de cesse de leur répéter qu'il faut étudier, qu'il faut apprendre, qu'il faut avoir de l'ambition. Ils l'écouteront sans comprendre l'enjeu. Sans même savoir qu'elle n'avait jamais mis les pieds à l'école. Pourtant elle leur a fait tant de fois réciter leurs poésies, elle leur a fait apprendre les tables de multiplication, elle a tant de fois veillé à ce qu'ils apprennent leurs leçons ou lisent leurs livres. Elle aura été leur meilleur professeur. Et cela continue encore aujourd'hui.

C'est devenu un modèle, un exemple pour d'autres jeunes filles mais aussi pour l'homme que je suis devenu grâce à elle.

Samir Benmakhlof

Fondateur de la London Academy Casablanca

Si j'étais une femme, je ferais des études en informatique, pour bien me préparer aux métiers du 21^e siècle et vivre de ma passion. Je serais développeuse, oui développeuse ! Un métier très vaste où je serais amenée à apprendre plusieurs langu(ag)es, à utiliser différents frameworks, à communiquer et à innover. Contrairement à ce que l'on peut penser, ce métier ne se résume pas à "coder" toute la journée, seul dans un placard, à passer des nuits devant son écran et à taper 100 000 caractères à la minute sur son clavier.

Ce n'est pas un métier masculin, non, c'est un métier non genré, un métier passionnant qui permet de transformer des idées en sites internet, logiciels, applications, aspirateurs intelligents, véhicules connectés et autonomes.

Je pourrais travailler dans des domaines divers et variés, demain dans une banque, le jour d'après dans un média et si je le souhaite, dans la santé, la mode, l'aéronautique, l'astronomie, les jeux vidéo... Il n'y a pas de limites ! Je ne me lasserais point !

Une fois mon premier emploi décroché, je me donnerais entièrement à mon travail, je grimperais les échelons jusqu'à ce que je puisse occuper un poste de direction. Cela m'initierait à l'entrepreneuriat, ce dont j'ai tout le temps rêvé.

En tant que femme, j'aiderais d'autres femmes à entreprendre, à voir grand, je leur insufflerais l'audace et l'envie d'entreprendre et j'accompagnerais leurs projets, pour qu'elles deviennent leur propre patron. Je les aiderais à dépasser les craintes et les appréhensions au moment de se lancer.

Une fois mon entreprise créée. Je développerais une application mobile destinée aux femmes, une plateforme qui mettrait en contact plusieurs jeunes femmes, un jardin secret où elles pourraient discuter de leurs tracas, leurs angoisses, leur vie quotidienne. Mon équipe serait principalement composée de femmes. Nous réfléchirions ensemble à des solutions qui

pourraient contribuer à la réussite de la femme tant sur le plan personnel que professionnel.

Si j'étais une femme, je ne me marierais que lorsque j'aurais fini mes études, quand j'aurais trouvé le métier de mes rêves. Une femme indépendante c'est la base, je conseillerais à toutes les jeunes femmes qui veulent à tout prix se marier, d'abord de finir leurs études, travailler, être indépendantes pour pouvoir jouir pleinement de leur liberté, voyager, prendre soin d'elles et le reste suivra.

Indépendante, je ne me sentirais jamais rabaissée, j'aurais toujours mon mot à dire, je serais valorisée.

Hamza El Fadly

Artiste

Si j'étais une femme, je serais une Ève.

Une Ève toute forte, remplie de passion, insouciant et bonne vivante.

Une Ève en totale harmonie avec un Adam dans le meilleur des mondes possible.

Une Ève qui ne laissera jamais son Adam courir après une pomme... Une pomme qui laisse un Eden derrière pendant que chacun essaye de le voir devant.

Une pomme qui donne naissance à deux frères qui s'entretuent pour une sœur.

Une sœur qui n'est qu'une paire de mamelles, de cuisses et de fesses aux yeux du survivant.

Un survivant qui devient père de son neveu. Un neveu allaité par sa tante.

Une tante qui ne choisit guère son territoire. Un territoire qui se nourrit de chasse.

Une chasse menée par un prédateur.

Un prédateur qui respire le même air que sa proie. Une proie qui finit en gibier

Un gibier qui rassasie un corps

Un corps qui finit un jour sous terre

Une terre qui absorbe toutes les paumes

Les paumes qui tenaient jadis... UNE POMME Si j'étais une femme... Eh oui je serais une EVE.

Mehdi Bennani

Pilote automobile

Si j'étais une femme, je serais une amatrice de vitesse, de compétitions et de challenges. En fait je n'ai pas besoin d'aller chercher bien loin pour trouver toutes ces caractéristiques chez une seule et même femme. Il y a quelques années, une demoiselle répondant au doux prénom de Samira s'est éprise pour la course automobile.

Dans ce Maroc des années 90, elle est apparue aux yeux de tous comme un véritable extraterrestre. Non seulement une femme osait pousser les portes du monde hyper masculin des sports mécaniques, mais en plus elle n'était même pas encore majeure. Du haut de ses 16 ans, elle s'est emparée solidement d'un volant pour ne jamais le relâcher. Personne ne donnait véritablement cher de sa peau.

Dans les paddocks et sur les circuits, il se murmurait qu'elle ne tiendrait pas plus de la moitié d'une saison, et encore ! En plus dans l'esprit de ces machos, une femme par nature ça ne sait pas conduire. Comment alors pourrait-elle prétendre prendre le départ d'une course automobile, et encore plus espérer gagner. C'est surréaliste. A l'époque, si un martien avait pris les commandes d'une voiture de course, cela aurait moins surpris.

Mais tous ces messieurs étaient loin d'imaginer à quel point la jeune Samira était déterminée. Non seulement elle est restée en piste, mais en plus de cela, à la stupeur générale, elle est passée à la vitesse supérieure. Samira enchaîne les courses. Son talent saute aux yeux d'un autre pilote qui deviendra son coach en compétition et son mari à la ville. D'une course à l'autre Samira gagne des places, montre qu'elle peut faire aussi bien si ce n'est mieux qu'un homme et s'attire la jalousie, parfois la rancœur de ceux qui restent accrochés à son rétroviseur.

Et puis un beau jour, l'un de ces jours où l'on a rendez-vous avec son destin, l'un de ces jours où toutes les planètes sont alignées, l'un de ces jours où tout

roule comme sur des roulettes, Samira réussit l'exploit de sa vie. En 1998, elle devient la première femme africaine et arabe à remporter un championnat national sur circuit fermé. Un sacre qui aura un retentissement mondial. Elle enchaîne les courses et se retrouve à de multiples reprises sur la grille de départ au milieu de concurrents exclusivement masculins. Samira multiplie les podiums et termine à de nombreuses reprises dans le top 5.

Si j'étais une femme, je serais par la force des choses Samira Bennani, ma mère. Elle a été un exemple de réussite pour de nombreuses demoiselles qui lui témoignent encore aujourd'hui leur reconnaissance. Et à moi, elle a transmis le virus de la compétition et la passion pour les courses automobiles. Ce modèle m'a accompagné pendant les moments les plus difficiles de ma vie.

Je n'oublierai jamais le jour où j'ai intégré mon cursus en sport-études en France. Je me suis retrouvé avec des jeunes de mon âge qui étaient tous issus de nations qui se sont distinguées dans le monde des sports mécaniques. En tant que Marocain, j'étais, à leurs yeux, condamné à finir bon dernier. Je n'étais pas considéré et encore moins pris au sérieux. Après quelques semaines difficiles, j'ai décidé de me ressaisir. Je me suis alors remémoré ce que ma mère avait réussi à réaliser.

Si une femme avait réussi à s'imposer face à une horde de pilotes masculins, alors je n'avais aucune excuse pour ne pas au moins essayer de faire mes preuves. Cela m'a permis de tenir le coup et de montrer à tous mes camarades que j'avais de quoi tenir. Pour eux le Maroc n'était pas une nation de course automobile. Mais ils ignoraient que mon pays comptait l'une des meilleures pilotes. Aujourd'hui tous le savent et personne ne peut ignorer que derrière les succès et les victoires sur piste d'un Bennani se cache une femme absolument exceptionnelle : Samira.

Khalil Belkass alias DJ Van

Artiste

Si j'étais une femme je serais une chanson. Une chanson qui mettrait à l'honneur ces femmes avec leurs forces et leurs faiblesses, avec leurs rêves et leurs désillusions, avec leurs drames et leurs espoirs. C'est un peu tout cela que j'ai voulu raconter dans le titre « Woman » dont j'avais composé la musique et co-écrit les paroles. J'ai voulu en faire un hymne féminin dédié à toutes les Marocaines et à celles qui s'y reconnaîtraient bien au-delà de nos frontières. La lutte pour la préservation des droits des femmes est un combat aussi universel que la musique. Il transcende les langues et les religions. Et il a ceci de particulier qu'il est toujours d'actualité, à la fois quotidien et continu.

Très jeune j'ai pris conscience de la nécessité pour les femmes de se battre en permanence pour revendiquer et défendre leurs droits. En la matière rien n'est acquis. Cette leçon de vie c'est ma mère qui me l'a transmise. Une véritable battante qui a porté à bout de bras, seule, envers et contre tous, son foyer. Au cœur de la médina de Marrakech elle a su imposer le respect. Sa journée, elle la passait à soigner ses patients, en tant qu'infirmière. Et une fois de retour à la maison elle prenait soin de sa petite famille. Elle a été à la fois la maman et le papa. Elle nous aidait à faire nos devoirs et en profitait pour nous transmettre des valeurs et des principes qui nous accompagnent encore aujourd'hui.

Elle a été modèle de persévérance et de courage. Elle nous a maintes fois répété que rien n'est impossible. Nous avons pu ainsi très vite prendre conscience que les rêves étaient faits pour être réalisés et que cela ne dépendait aucunement du fait d'être un garçon ou une fille. Nous le constatons aussi dans notre entourage. Nous avons la chance d'avoir parmi nos proches de nombreuses femmes qui avaient été préceuses. Elles forçaient le respect des hommes et renforçaient la culture populaire qui préconise une considération absolue envers la gent féminine.

Tout cela m'accompagne encore aujourd'hui. Je ne serais pas l'homme que je suis si je n'avais pas eu une mère comme la mienne. Et ce n'est pas du tout un

hasard si au cours de ma carrière d'artiste j'ai multiplié les collaborations avec des femmes. Dans ce milieu, réputé pour être macho et parfois misogyne, elles ont encore plus de mérite de réussir à percer et à se distinguer. Depuis que je baigne dans cet univers merveilleux de la musique, ce sont en majorité des artistes féminines qui m'ont impressionné.

Si j'étais une femme marocaine, je serais sans nul doute Asmaa Lamnaouer. Une véritable Diva dans le sens noble du terme qui a bataillé dur pour y arriver. L'une des rares chanteuses du monde arabe qui s'est fait ouvrir les portes de l'Opéra du Caire en 2002. Elle multipliera alors les succès et partagera le micro avec les plus grands noms de la chanson comme Kadem Al Saher ou encore Rashed Al Majid.

Si j'étais une femme étrangère, je serais Jill Scott. Plus qu'une chanteuse c'est une véritable poétesse. Ce qui me séduit chez cette artiste élevée par sa mère et sa grand-mère, c'est son humilité propositionnelle à la taille de son talent. Cette enfant de Philadelphie a gravé son nom en lettres d'or dans le monde très fermé du Jazz, grâce à une voix aussi suave que chaleureuse.

La preuve que si la musique adoucit les mœurs, c'est aussi l'un des meilleurs moyens de prouver à ceux qui oseraient encore en douter, que les femmes n'ont plus rien à prouver.

Adnane Remmal

Biologiste, inventeur

Il faut avoir côtoyé les femmes suffisamment pour oser se mettre dans la peau d'une femme et dire si j'étais une femme quand on est un homme.

Si j'étais une femme, je militerais par tous les moyens pour un nombre que tous les humains, hommes et femmes, devraient se rappeler à chaque fois qu'il est nécessaire.

C'est le nombre $\frac{1}{2}$ (un demi ou la moitié) que représente le sexe féminin dans toutes les créatures. Effectivement, pour tous les êtres vivants, allant des organismes microscopiques en passant par le règne végétal pour arriver à l'espèce humaine, la différenciation sexuelle « mâle-femelle » s'impose comme une règle incontournable dans l'organisation de la vie.

L'être humain considéré comme l'être vivant le plus évolué devrait avoir une considération évoluée de cette notion aussi primordiale qu'élémentaire qui est que la Femme avec un grand F est la moitié de l'humanité.

Cette notion doit être expliquée d'une manière pédagogique adaptée à chaque âge. Les petits garçons et les petites filles de l'école maternelle, les écoliers et lycéens, les étudiants et les adultes, à tous les âges, le sexe masculin doit comprendre qu'il ne représente que la moitié et que l'autre moitié féminine est au moins aussi nécessaire que lui pour la continuité de la vie.

En même temps, le sexe féminin doit être conscient à tous les âges qu'il mérite de recevoir de l'autre moitié masculine toute l'estime et le respect mérités. Pour atteindre cet objectif, il faut des actions militantes à tous les niveaux : éducation, littérature, arts...

Malheureusement, les chansons qui ont du succès au Maroc et dans le monde arabe sont souvent aux antipodes de cette notion de moitié digne de respect.

Les discours de certains artistes (hommes ou femmes) et de certains hommes et femmes politiques sont aussi en deçà du niveau requis pour inculquer cette notion de respect de l'autre moitié.

Si j'étais une femme et même en étant un homme, je militerais avec toutes les bonnes volontés de la société civile pour encourager des créations artistiques (chansons, pièces de théâtre, productions cinématographiques...) qui viseraient à inculquer subtilement cette notion de «moitié respectable» à tous les membres de notre société quel que soit leur âge ou leur niveau d'instruction.

Hakim Noury

Producteur, acteur, réalisateur

Si j'étais une femme, je serais une femme d'aujourd'hui, moderne, qui vit dans son temps. Forcément je serais une actrice. Les femmes du 7^e art ont toujours été des modèles pour la gent féminine de leur époque. Elles n'hésitent pas à casser les codes, à surmonter les difficultés et à s'imposer dans un univers à l'origine dominé par les hommes. Au Maroc elles ont sans doute bataillé encore plus dur pour faire valoir leurs droits et s'imposer dans une société qui fait la part belle au patriarcat et au machisme.

Les droits de la femme étaient spoliés avant les années 90. Et en ma qualité de réalisateur engagé, j'ai fait de la lutte pour les droits de la femme mon cheval de bataille. Cette décision me mena à l'écriture de mon scénario qui deviendra un film polémique, « Destin de Femme », en 1998. Le film en question souleva de nombreux débats à travers tout le pays, et dans tous ces débats, l'auditoire était à 80% féminin. En fait, on en revient toujours à la même question : tout est question d'éducation. Et la phrase revolver que j'ai prononcée est : « la pire ennemie de la femme est... la femme ».

Ce n'est pas très difficile d'étayer ce paradoxe. La femme veille à l'éducation de ses enfants, et le grand drame, c'est qu'elle n'élèvera pas ses garçons de la même manière que ses filles. La fille doit être pudique, doit servir ses frères et leur obéir, tandis que le garçon n'a à s'occuper que de ses devoirs et leçons. En outre, il est le maître incontesté après le père, en ce qui concerne la moralité de sa sœur.

En revanche lui peut draguer les filles, mais on ne drague pas sa sœur, qui pour lui doit être asexuée. La fille, quand elle rentre de l'école, doit d'abord aider aux tâches domestiques, et ensuite s'atteler à ses devoirs. En fait, peu importe l'instruction de la fille, son seul but est de trouver un mari et de procréer. Heureusement tous les parents ne sont pas les mêmes, il y en a, et chaque jour plus, qui élèvent leurs filles comme si elles étaient des garçons.

Aujourd'hui, la femme a acquis certains droits, comme le droit de demander le divorce. « Destin de Femme » y est modestement pour quelque chose, puisque ce film a contribué au débat sur la réforme de la Moudawana, autrement dit le code du statut personnel de la femme.

Aujourd'hui, je suis fier de voyager dans un avion dont le commandant de bord est une femme. Nous avons des femmes chef d'entreprises, officiers de hauts rangs dans les FAR, des femmes chirurgiens, psychiatres, ingénieurs, détectives diplômées en criminologie et ainsi dans toutes les branches professionnelles.

Il est vrai qu'il manque de nombreuses réformes, mais le premier pas est avancé. Les hommes que nous sommes oublions souvent que nos mères sont avant tout des femmes et c'est en pensant à elles que nous allons progresser dans la lutte pour leurs droits.

Table des matières

<i>Issam Kamal - Chanteur</i>	7
<i>Khalil Hachimi Idrissi - Journaliste, écrivain</i>	9
<i>Driss El Yazami - Ancien président du CNDH</i>	11
<i>Abdelhak Najib - Ecrivain, journaliste</i>	13
<i>Hamza Bennani Smires - Trompettiste, compositeur, enseignant</i>	15
<i>Ismail Douiri - Président de l'association Care Maroc</i>	17
<i>Mehdi Alioua - Sociologue, professeur</i>	21
<i>Ayman Boubouh - Médecin, influenceur</i>	25
<i>Hicham Lahlou - Designer</i>	27
<i>Hicham Lasri - Réalisateur</i>	29
<i>Hassan El Jaï - Comédien, metteur en scène, coach en public speaking</i>	31
<i>Karim Ghajji - Boxeur, 13 fois champion du monde</i>	33
<i>Nacer Ben Abdeljalil - 1^{er} Marocain à gravir l'Everest</i>	35
<i>Mohamed Ezzouak - Journaliste, DG Yabiladi.com</i>	37
<i>Rachid Hallaouy - Journaliste, animateur</i>	39
<i>Driss Roukh - Réalisateur, acteur</i>	41
<i>Malak Akhmis - Acteur</i>	43
<i>Said Bey - Comédien</i>	45
<i>Ouadih Dada - Auteur, journaliste</i>	47

<i>Samir Benmakhlouf - Fondateur de la London Academy Casablanca</i>	<i>49</i>
<i>Hamza El Fadly - Artiste.....</i>	<i>51</i>
<i>Mehdi Bennani - Pilote automobile.....</i>	<i>53</i>
<i>Khalil Belkass alias DJ Van - Artiste</i>	<i>55</i>
<i>Adnane Remmal - Biologiste, inventeur.....</i>	<i>57</i>
<i>Hakim Noury - Producteur, acteur, réalisateur</i>	<i>59</i>

Textes publiés par : Ouadih DADA
Sous la direction : ONU Femmes
Couverture : Youssef BENNANI
Dépôt légal : 2021MO2693
ISBN : 978-9920-630-04-7

Dans ce recueil, nous avons demandé à des personnalités du monde de la culture, des médias, de la science ou de l'entreprise de se mettre dans la peau d'une femme. Un exercice à la fois intime et périlleux. Tous ceux qui ont accepté de se prêter à l'exercice ont accepté de dévoiler leur sensibilité pour la cause féminine, loin des clichés et des stéréotypes. Certains ont rendu hommage à des femmes de leur entourage, qui ont marqué leur vie, d'autres à des femmes qui ont marqué l'histoire de leur pays. Derrière cette palette de témoignages, se dessine le visage d'un Maroc plus déterminé que jamais à placer les droits des femmes au premier rang des priorités et de conférer aux femmes, la place qui leur revient dans la société.



ONU Femmes est l'entité des Nations Unies consacrée à l'égalité des sexes et à l'autonomisation des femmes, créée pour accélérer les progrès dans la réponse apportée à leur besoin partout dans le monde. ONU Femmes, accompagne les initiatives de mobilisation portées par les gouvernements et les sociétés civiles en vue d'accélérer la mise en œuvre du Programme d'action de Beijing. De même qu'ONU Femmes met l'accent sur l'engagement des hommes et des garçons en faveur des questions liées à l'égalité des sexes et au changement des mentalités pour lutter, entre autres, contre les stéréotypes fondés sur le genre et les violences faites aux femmes et aux filles.